

De l'ardeur. Histoire de Razan Zaitouneh, avocate syrienne, par Justine Augier, Actes Sud, 2017, 320 p., 21,80 €.

« Quiconque s'est levé contre les violations commises par le régime, avant même le début de la révolution, doit faire la même chose quant aux violations commises dans nos prisons. Nous n'accepterons pas l'injustice, ne revêtrons pas le même vêtement de déshonneur, ni ne construirons notre pays sur des montagnes de crânes. Nous allons le faire sur des bases saines, chacun devra répondre de ses actes et la vengeance véritable se trouve dans la bonne mise en œuvre de la justice ».

C'est l'histoire d'une opposante, d'une défenseuse des droits de l'homme, d'une femme, d'une héroïne, d'une surfemme, d'une martyre, d'une avocate.

Razan Zaitouneh a disparu le 9 décembre 2013, sans doute enlevée par les hommes d'une faction opposante syrienne rivale (Islam Alloush, selon toute vraisemblance), sans doute exécutée, avec trois de ses compagne et compagnons, car il aura fallu faire disparaître toute trace d'une bavure impardonnable.

Elle avait reçu, quelques mois auparavant, le prix Sakharov et le prix Anna Politkovskaïa : une femme qui défend les droits de l'homme dans une zone de conflit et qui, comme Anna, prend le parti des victimes dans ce conflit, s'exposant ainsi personnellement à de grands risques. Elle hésite à adresser un message pour remercier le jury, mais s'y résout finalement (il y aura Hillary Clinton ...) : *« J'aimerais réciter les noms des martyrs, un à un »*, dit-elle, avant de conclure : *« Et donc, Anna Politkovskaïa, on continue »*. Luttons.

Justine Augier, écrivain engagée (et combien !), retrace dans cette biographie les dernières années du combat de Razan Zaitouneh pour la justice et la liberté.

C'est aussi l'histoire récente de la Syrie. Comment la chape de plomb et de sang s'est fissurée avant de se refermer en englobant les espoirs et la chair de millions de personnes, désormais oubliées de l'histoire (et dont nous rejetons les proches à la mer ... Comment ne pas être saisi d'un frisson de dégoût en y pensant ?).

Il faut l'annoncer : la cruauté des hommes est telle que les récits des tortures et des massacres sont difficilement soutenable. L'horreur est humaine.

D'avocate, qui défendait toutes les victimes, en ce compris des islamistes, Razan Zaitouneh s'est muée en chroniqueuse de la révolution. Garder les noms de ceux qui s'en vont. Organiser la défense de ceux qui sont pris. Sans relâche. Razan semble infatigable : *« La fatigue n'est pas une option »*, a-t-elle coutume de dire.

« En ces temps-là, les réunions de l'association sont publiques et on y organise, entre autres, la défense des prisonniers politiques. Des Syriens de tout le pays signalent des disparitions et les avocats membres de l'organisation suivent leur cas de façon bénévole, mais leur marge de manœuvre est presque nulle. Toujours, Razan doit identifier ces zones au sein desquelles l'action est possible. Elle doit s'y installer, tenter d'en repousser les frontières car de l'autre côté on pousse aussi, et elle ne doit jamais cesser de pousser pour ne pas se faire écraser, doit garder toujours le pied dans la porte... Le mot arabe sumud décrit bien l'attitude de Razan ; il évoque une résistance ferme et solide, un façon de persister, bien campé sur ses appuis ».

Elle espère jusqu'au bout, même quand les limites se rapprochent : *« Je vois vos visages et vos ombres depuis le rêve que nous avons fait, quand tout a commencé »*.

Elle se bat jusqu'au bout : « *L'espace de la feuille est plus étroit que le chas de l'aiguille, et il faut faire avec le manque d'oxygène* ». Mais elle le fait.

L'ardeur est humaine.

Patrick Henry